

Mon cher Directeur,

Je reprends ma conversation avec mon ami Joseph Mignot au moment où, au sortir de la foire de C***, nous nous trouvâmes l'un et l'autre sur son charreton, regagnant nos foyers champêtres au pas régulier et peu accéléré de la *Blanchouno*.

Ce fut lui qui rompit le premier le silence.

— Monsieur, me dit-il, je me réjouis de penser que si je vous ai arraché de si bon matin aux bras de Morphée pour vous em- // 251 // -mener [emmener] avec moi à la foire, vous n'avez du moins aucun regret à votre voyage.

— Certes, non, lui répondis-je; je vous ai, au contraire, toutes les obligations du monde pour m'avoir fait rencontrer cette occasion de bouquins...

— Il y a des gens, interrompit-il, qui ont gagné aujourd'hui 150 francs, 200, 300 et jusqu'à 1,000 francs peut-être dans les bestiaux, dans les garances, dans les melons, dans les soies; et vous, qui n'avez rien gagné, qui avez dépensé au contraire 7 à 8 francs pour ces livres et pour nos frais d'auberge que vous avez voulu absolument prendre à votre compte, vous êtes certainement plus content qu'eux tous.

— Mais, lui dis-je, qu'appellez-vous n'avoir rien gagné? N'est-ce rien gagner que d'acquérir des livres qui vont me faire passer des heures fort agréables, sans compter qu'ils me seront fort utiles pour mes travaux? Je n'ai rien gagné, si vous voulez, au point de vue commercial, parce que je ne suis pas marchand de livres; mais sachez qu'à l'aide de ces petits bouquins que voilà, j'ai d'abord, de quoi m'instruire, et ensuite de quoi bavarder pendant trois mois dans les colonnes du *Méneestrel*.

— Vous m'excuserez, mon cher monsieur; mais du diable si j'entends un mot à ce que vous me dites. Qu'est-ce que le *Méneestrel*? Comment un ménestrel peut-il avoir des colonnes? Et quelles sont les colonnes dans lesquelles on bavarde?

— A merveille, lui dis-je. Je conviens que pour un homme comme vous, qui fort heureusement vit en dehors de notre monde littéraire et artiste, ce que je viens de dire offre une métaphore un peu forte. Le *Méneestrel* est un journal consacré spécialement à l'art musical, et qui a pour directeur un de mes bons amis, auquel j'adresse des lettres d'un bibliophile musicien.

— Ah! maintenant, je comprends. Votre ami vous ouvre les colonnes de son journal, et vous y *bavardez*, c'est-à-dire vous y écrivez tout ce qui vous passe par la tête.

— Non, pas tout à fait. Il faut d’abord que cela se rapporte à la musique; en second lieu, que cela présente quelque intérêt, quelque nouveauté ou quelque ancienneté piquante...

Voici, par exemple, un passage du docteur Burney sur le Concert Spirituel qui serait tout à fait dans le goût des lecteurs du *Ménestrel*. Je ne leur donnerai pas, parce qu’il est trop connu. M. Fétis l’a d’abord cité dans la *Revue musicale*, en l’abrégeant et l’arrangeant un peu; il l’a ensuite reproduit dans ses *Curiosités de la musique*. Plus tard, je le lui ai emprunté pour mon *Dictionnaire de plain-chant*. Je puis donc me contenter de l’analyser en quelques mots. Le docteur Burney fit un séjour à Paris en 1770; il assista au concert spirituel le jour de la Fête-Dieu, et il rend compte de cette séance. Il parle d’un motet de La Lande, composé sur le pseume *Dominus regnavit*; d’un concerto de hautbois, exécuté par un nommé Bezozzi; d’un autre concerto de violon, exécuté par un nommé Traversa, premier violon du prince de Carignan; du succès qu’obtint M^{lle} Delcambre, dans un *Exaudi nos*, qu’elle cria de toute la force de ses poumons; de celui de M^{me} Philidor, dans un motet de la composition de son mari, et enfin d’un *Beatus vir*, motet à grand orchestre, mêlé de solos et de duos, dont l’exécution fut un véritable *charivari*, et dans lequel le principal haute-contre beugla comme si on lui avait mis le couteau sur la gorge.

Vous entrevoyez déjà que la relation du docteur Burney ne pêche pas par une excessive bienveillance à l’égard de nous autres Français, et vous serez peut-être d’avis qu’on ne devait pas s’attendre à plus d’indulgence de la part d’un enfant de la «perfide Albion.» Du reste, cette analyse ne manque pas d’intérêt; elle met en avant des noms propres, et elle montre que les Concerts Spirituels de 1770 étaient vraiment des concerts spirituels, c’est-à-dire des concerts où la «musique latine» dominait, tandis que de nos jours il n’y a nulle différence entre un concert spirituel et un concert ordinaire, comme on peut s’en convaincre, par exemple, en comparant le programme d’un des concerts supplémentaires de la société du Conservatoire avec celui d’un des concerts de l’abonnement.

Le but de l’institution du Concert Spirituel est parfaitement indiqué dans ces paroles de notre auteur: «Le Concert Spirituel est le seul amusement public qui soit permis dans les jours de grande fête.» Il serait cependant plus exact de dire que les concerts spirituels avaient lieu dans le temps que les spectacles faisaient relâche par un motif religieux. Ainsi, d’après cet *Almanach Parisien* de 1785, sur lequel, grâce à vous, je suis fort heureux d’avoir mis la main, car ce sont là les plus véridiques de tous les livres, les théâtres étant fermés le 6 janvier, jour des Rois, et le 2 février, jour de la Purification, il y eut concert spirituel ces deux jours-là. Dans le mois de mars de la même année, la clôture des spectacles ayant eu lieu le 12, et s’étant prolongée jusqu’au 5 avril, à cause de la semaine sainte et du temps pascal, il y eut concert spirituel les 20, 23, 24 et 25 mars, c’est-à-dire le dimanche des Rameaux, les mercredi, jeudi, et vendredi saints, et les trois fêtes de Pâques, 27, 28 et 29. Le concert spirituel reprend le 3 et le 4 avril pour le jour de la Quasimodo et la fête de l’Annonciation; le 5 et le 15 mai, pour l’Ascension et la Pentecôte; le 15 août, pour l’Assomption; le 8

septembre, pour la Nativité de Notre-Dame; le 1^{er} novembre pour la Toussaint, le 8 et le 24 décembre pour la Conception de Notre-Dame et la fête de Noël. En tout, pour cette année 1785, dix-huit concerts spirituels.

Eh bien, mon cher ami...

— A ce moment, mon cher Directeur, je m'aperçus que mon auditoire s'était endormi dans la personne du Mignot, sans doute par la vertu de ma dissertation, et que je ne parlais plus que pour la jument blanche. C'est bien là le paysan de nos pays, l'homme de la nature que le sommeil surprend dès l'instant que son corps est condamné à l'inaction. Et, cependant, tout ne dort pas chez le Mignot; il y a une partie de lui-même qui veille sur le docile quadrupède: d'un mouvement imperceptible de la main, il sait fort bien le retenir pour l'empêcher de faire un faux pas, de dévier à droite ou à gauche, et pour lui faire éviter la rencontre des voitures qui viennent en sens inverse. C'est la plus belle justification du système de l'*ame* et de la *bête*, si admirablement développé par Xavier de Maistre: la *bête* du Mignot et son autre bête, la *Blanchouno*, s'entendent tacitement; un fluide magnétique court de l'une à l'autre, tandis que le Mignot, le vrai Mignot, dans la position que j'ai décrite tout à l'heure, assis sur le devant de la voiture, les jambes pendantes, son fouet passé sous son bras gauche, sa main droite tenant les rênes qu'elle se garde bien de lâcher, dort bien réellement, et que son âme rêve peut-être d'une partie de chasse à la bécasse sur le plateau des Mayoques ou la *Crau* de Saint-Phalet.

Ne le réveillons pas. Laissons-le jouir paisiblement de ces instants de repos. Mais, comme il me faut à toute force des oreilles qui m'écoutent, c'est à vous que je m'adresse, mon cher Directeur, pour vous dire que je regarde comme extrêmement regrettable la perte d'une institution telle que le Concert Spirituel; car le concert spirituel n'existe plus; les quatre ou cinq concerts soi- // 252 // disant spirituels qu'on nous donne dans la semaine sainte n'étant guère appelés ainsi que par un reste d'habitude, et, comme je l'ai déjà dit, n'étant distingués en aucune manière de la plupart des concerts qu'on entend dans l'année. Ne pensez pas, mon cher Directeur, que je sois dominé en ce moment par un scrupule religieux qui ne saurait, d'ailleurs, être blâmé par vous, et n'aurait rien que de très-légitime. Non, je parle au nom de l'art, de l'art profane tout aussi bien que de l'art sacré, et je dis que si, d'une part, il est à déplorer qu'une capitale comme Paris soit privée d'une institution ouverte à tout compositeur qui se sentirait appelé à écrire des messes, des motets, des oratorios, voire des symphonies, je ne vois pas, d'une autre part, ce que l'art a pu gagner à la suppression de dix-huit à vingt-cinq jours de relâche jadis imposés à l'Opéra, depuis le dimanche de la Passion jusqu'après Quasimodo, et les jours de grandes fêtes. Ne m'accordez-vous pas, mon cher Directeur, que ces vacances de la semaine sainte et de Pâques, que ces jours de relâche distribués dans les autres saisons, étaient tout à l'avantage de la bonne exécution des œuvres lyriques, car si les troupes de nos armées ne se battent bien que lorsqu'elles sont fraîches et qu'elles ont joui de quelques jours de repos, les troupes dramatiques ne font leur devoir avec entrain et avec goût qu'autant qu'elles ne sont pas épuisées de fatigue et harcelées par les exigences incessantes d'un service abrutissant? De son côté, le public, le

public qui aimait la musique, trouvait la plus agréable diversion dans le concert spirituel, et était à même de comparer les diverses aptitudes des compositeurs pour les différents genres de musique scénique, religieuse et symphonique.

Je sais bien que ce que je vous dis là ne changera pas le cours des choses. Mais c'était peut-être bon à dire une fois, et le voilà dit.

Je viens maintenant à quelques détails historiques.

L'année 1724 avait vu naître deux sortes de concerts: le concert français des *Mélophilètes*, établi le 10 janvier, et le concert italien des amateurs, qui se tenait d'abord chez un M. Crozat le cadet, et qui se tint plus tard dans une salle du château des Tuileries. M. de Fontenelle se vantait d'être *le bel esprit de ce dernier concert*. Pour quelle raison? C'est ce que j'ignore et ce que je suis assez embarrassé d'expliquer, vu que l'abbé Trublet nous assure que Fontenelle n'était point parvenu à goûter la musique italienne autant que la française. Il est vrai que l'abbé Trublet ajoute que Fontenelle était assez porté à croire qu'il avait tort de préférer la musique française à l'italienne, et que ce défaut lui venait d'une première habitude (1). «Il sentait d'une façon, dit-il, et jugeait de l'autre.» Ce que je conçois fort bien pour la musique, art de sensations avant tout, qui nous prend par certaines insinuations, c'est le mot de Bossuet, contre lesquelles l'esprit ne tarde pas à protester, une fois qu'il est rendu à ses instincts élevés.

Quoi qu'il en soit, ces deux concerts, le *concert des Mélophilètes* et le *concert Crozat*, donnèrent l'idée du Concert Spirituel, dont l'ouverture eut lieu le 18 du mois de mars de l'année 1725.

«Le Roy ayant permis au sieur Philidor, musicien ordinaire de la Musique de la Chapelle de Sa Majesté, de donner, dans son château des Thuilleries, des concerts composés de musique spirituelle, on a destiné le grand salon ou salle des Suisses... pour faire exécuter ces concerts, lesquels sont composez de messes à grands chœurs et de symphonies françaises et italiennes des meilleurs auteurs.»

Suit une description de la décoration de la salle qui, du reste, fut changée trois ans après. Voici maintenant le compte rendu du concert d'ouverture.

«Le dimanche, 18 de ce mois (le dimanche de la Passion), le sieur Philidor fit exécuter le premier concert, qui commença à six heures du soir et finit à huit heures, avec l'applaudissement de toute l'assemblée. Il seroit très-difficile de trouver ailleurs un plus parfait assemblage de voix et de joueurs d'instrumens, puisque les meilleurs sujets de la Musique du Roy, de l'Académie Royale de Musique, et autres excellens maîtres, au nombre

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*. Amsterdam et Paris, 1761. (Voir, pour cette Lettre et la suivante, p. 163 à 169.)

de soixante, composent ce magnifique concert, dont l'exécution admirable, et qui attire un si grand concours, est entièrement dûe au sieur Philidor.

«Le concert... est ordinairement composé de deux grands motets, et de deux suites d'airs de violons, *concerti* et airs italiens. Le premier commença par une suite d'airs de violons de M. de La Lande, d'un *caprice* du même auteur et de son *Confitebor*. On joua, après, *la Nuit de Noël*, concerto de Corelli, et le concert finit par le *Cantate Domino*. Les autres motets qui furent chantés le reste de la semaine sont: *Quare fremuerunt*; — *Exaltabo te, Deus*; — *Exurgat Deus*; — le *Miserere*; — *Dominus regnavit*, et *Dixit Dominus*, tous motets de M. de La Laude.

«Les récitants du concert sont les sieurs Francisque, Dominique, Le Prince, Granet et l'abbé Ducros, tous de la Musique du Roy; mademoiselle Antier, les sieurs Muraire, Cuvillier, Cochereau, Dun, Le Mire et Dubourg, de l'Académie Royale de Musique. Les chœurs sont composez de tout ce qu'il y a de meilleurs sujets de la Musique du Roy, de l'Académie Royale de Musique, et des principales églises de Paris, où il y a des chœurs de musique; il en est de même de ceux qui composent la symphonie. — Il n'y a point eu de concert le dimanche des Rameaux. — Le lundi et le mardi (de la semaine sainte) on a chanté le *Dixit Dominus*, — *Dominus regnavit*, et *Deus noster refugium*, motets de M. de La Lande. On n'a point donné de concerts les trois jours des Ténèbres, mais seulement le samedi, veille de Pâques. On y chanta le *Regina cœli* et *O filii et filia*, etc. Le concert doit recommencer le lundi de Pâques et continuer jusqu'au samedi suivant.»

Ainsi s'exprime le *Mercur de France*, de mars 1725 (p. 614–617), sur la première saison du Concert Spirituel. En 1728, comme nous l'avons dit, la disposition de la salle du concert a changé de face. Je ne veux signaler qu'un seul détail de la nouvelle décoration, c'est l'inscription:

SIC DAVIDIS AULA SONABAT

qu'on lisait dans un des panneaux à gauche.

Passons donc au mois de novembre 1728.

Mais j'ai beaucoup de choses à ajouter encore, et je crains qu'à l'exemple de Joseph Mignot vous ne vous laissiez gagner au sommeil, comme pour faire un duo avec lui. Que serait-ce si tous les lecteurs du *Ménestrel* venaient à éprouver la même influence? Cela ferait, ma foi, un joli *tutti*. Je m'arrête ici, sauf à reprendre dimanche prochain.

LE MÉNESTREL, 6 juillet 1862, pp. 250–252.

Journal Title: LE MÉNESTREL
Journal Subtitle: None
Day of Week: dimanche
Calendar Date: 6 JUILLET 1862
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 32
Year: 29^e ANNÉE
Pagination: 250 à 252
Title of Article: LETTRES D'UN BIBLIOPHILE MUSICIEN AU
DIRECTEUR DU *MÉNESTREL*
Subtitle of Article: IX. LE CONCERT SPIRITUEL. — SON
ORIGINE.
Signature: J. D'ORTIGUE.
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: *Le Ménestrel*, 'Lettres d'un bibliophile musicien
au directeur du *Ménestrel*', 20 juillet 1862, pp.
269–270, 27 juillet 1862, pp. 274–275 et 13 juillet
1862, pp. 259–260.